

borner au culte de la matière; si l'homme n'a que des sens, il faut se restreindre à la culture de la sensibilité; mais si l'homme est esprit et corps, raison et sens, il faut développer tout en rapport avec tout, conformément aux principes de la méthode et aux lois de la vie.

Le matérialisme ne comporte que l'éducation physique, le sensualisme l'éducation des sens, tandis que le spiritualisme bien compris implique l'éducation intégrale et harmonique de toute la nature humaine, en vue de tous les buts qui sont enveloppés dans la destinée des êtres raisonnables.

La méthode sensualiste, préconisée par l'abbé de Condillac et mise en rapport avec les progrès de la physiologie moderne, est encore largement représentée dans la pédagogie officielle. Les abbés qui dirigeaient les écoles normales en Belgique, jusqu'en ces derniers temps, n'en connaissaient pas d'autre, à en juger par les opinions et les théories professées par un grand nombre de leurs élèves. C'est là une mauvaise situation qu'il faut modifier à tout prix, dans l'intérêt des générations nouvelles confiées aux instituteurs, et qu'on ne peut améliorer que par l'extension des études psychologiques et philoso-

phiques. La méthode Frœbel, appliquée aux jardins d'enfants ou écoles gardiennes, commence à se répandre partout, mais elle n'est pas toujours sagement interprétée. Beaucoup d'éducateurs se figurent que Frœbel est un sensualiste, parce qu'il préconise la voie intuitive pour la connaissance des choses sensibles, et pensent qu'il faut se garder de parler aux enfants de choses qui ne tombent pas sous les sens, comme l'âme ou Dieu. C'est une erreur complète. Frœbel appartient à l'école de Krause. Les relations personnelles et la communauté de doctrines de ces deux génies ont été mises en évidence en Allemagne dans les revues pédagogiques et dans les congrès de philosophes et d'instituteurs (1). La méthode intuitive est une juste application du procédé analytique, qui s'applique aussi bien aux objets de la raison qu'aux objets des sens.

Mais l'enfant, dira-t-on, ne peut pas s'élever jusqu'aux principes de la vie rationnelle. Soyez sans crainte : l'enfant a les mêmes facultés et les mêmes aspirations que l'homme fait; l'enfant, dès que son attention peut être éveillée, est capable

(1) *Die neue Zeit*. Prag, 1873. — D^r SCHLIEPHAKE, *Ueber Fr. Fröbels Erziehungslehre*, Berlin, 1871. — D^r PAUL HOHLFELD, *Die Vermittlung der Gegensätze, Fröbel's Grundgesetz*. Dresden, 1877.

de tout comprendre, à sa manière, pourvu qu'on emploie des moyens proportionnés à son âge. Ne cherchez pas à lui exposer la philosophie comme science, n'entamez pas avec lui de discussion savante, ne lui parlez pas de la compétence, ni des limites de la pensée, mais donnez-lui des notions claires sur l'esprit et la matière, sur le bien et le mal, sur le vrai et le faux, sur le monde et Dieu, et je répons qu'il vous suivra. Ne voyons-nous pas dans les écoles primaires les enfants résoudre par le calcul mental les problèmes les plus compliqués? N'enseigne-t-on pas aux enfants un catéchisme qui traite de l'homme, du monde et de Dieu? Ce catéchisme, je le sais, n'est pas intelligible, pas plus pour l'instituteur que pour l'élève, parce qu'il est mélangé de dogmes surnaturels. Laissez de côté le surnaturel, qui ne concerne pas l'école, adressez-vous à l'intelligence seule, réduisez votre catéchisme aux proportions de leçons élémentaires sur la vie morale, sur les devoirs de l'homme dans ses relations diverses avec lui-même, avec ses semblables, avec les êtres inférieurs, avec Dieu, et vous trouverez l'occasion, si vous-même vous êtes maître de votre sujet, de lui donner un cours de philosophie, qui sera désormais son guide dans la vie.

Je m'arrête à ces questions d'actualité pour faire saisir au lecteur l'opportunité des études psychologiques, qui éclairent tous les problèmes de la vie.

Je n'ai plus besoin de dire quel est l'esprit de la philosophie qui anime le présent ouvrage. Un mot suffit pour la caractériser : c'est le *spiritualisme*. Je ne me sépare pas de Descartes, de Leibnitz, de Kant, de Cousin, je les complète à l'aide de la doctrine de Krause; je me sépare seulement des systèmes exclusifs, qui ne voient qu'une face des choses, et je les combats. Le spiritualisme est encore, à mes yeux, en dépit des critiques de quelques contemporains peu compétents, la saine tradition de la philosophie en France et en Allemagne. Il consacre les droits de l'esprit, de la raison, de la liberté, de la justice, de tout ce qui fait la dignité de l'homme, sans porter atteinte à aucune tendance légitime de la nature humaine, à aucun besoin de la société, à aucune aspiration des peuples, à aucune condition de la civilisation moderne. Il est la véritable doctrine positive, qui accepte tout ce qui est donné par l'observation et par la raison et qui ne rejette que les négations et les exagérations des autres doctrines. Il est susceptible, enfin,

de s'étendre et de se perfectionner à mesure que la pensée progresse, et de s'appliquer à toutes les parties de la destinée des êtres raisonnables. Le spiritualisme cartésien avait ses côtés faibles. Dans le spiritualisme de Krause, les lacunes se comblent, la méthode s'achève, et la philosophie apparaît comme un *système harmonique*, qui embrasse tout ensemble Dieu, l'univers et l'humanité, où les dissonances disparaissent, où tout s'accorde avec tout.

Le rationalisme harmonique est une doctrine de paix et de conciliation qui, sans rompre avec le passé de l'humanité, satisfait aux exigences du présent et ouvre la voie de l'idéal. Après quarante années d'études suivies, je puis garantir la justesse de cette proposition, au double point de vue de la théorie et de la pratique, c'est-à-dire des doctrines et de la vie individuelle ou sociale. Quand on voit monter les flots du matérialisme, du positivisme et de l'athéisme, quand on entend gronder l'orage amassé par l'Internationale rouge ou par l'Internationale noire, on peut se dire qu'il est temps de relever le moral de l'homme et de faire entendre partout la voix de la raison. La situation est grave. Le besoin d'une doctrine d'apaisement, qui sache distinguer le vrai du faux

dans les systèmes contraires, qui sache respecter ce qu'il y a de légitime dans les opinions et les croyances et répudier le reste; se fait de plus en plus sentir. C'est pourquoi j'insiste auprès des classes dirigeantes, aujourd'hui libérales, sur la nécessité de fortifier les études philosophiques. L'Église écarte les esprits de son sein par ses rêves de domination, par ses Encycliques insensées, par la protection qu'elle accorde aux plus ridicules superstitions. Ces esprits, faute de boussole, se jettent aussitôt dans un autre extrême et tombent dans le culte de la matière ou dans le culte de la force. Ce n'est pas avec des esprits de cette trempe, ignorants de la valeur de la raison, des droits et des devoirs de l'homme, qu'on referra la société. Songeons-y donc : ouvrons des écoles, élargissons les programmes, étendons la culture philosophique des générations nouvelles. Là est le salut.

Faisons le bilan des doctrines contemporaines.

J'annonçais, en 1868, que le positivisme, qui commençait à séduire beaucoup de jeunes gens, ne serait qu'un météore, comme le saint-simonisme et le fouriérisme. Je ne craignais pas de trop m'avancer. Les défections déjà sont nombreuses. La doctrine pure d'Auguste Comte est

abandonnée de tous ceux qui ont appris à la connaître. Le reste n'est qu'une étiquette trompeuse. On aime à se proclamer positiviste dans le monde profane, étranger aux études philosophiques, parce qu'on est persuadé que le positivisme consiste à accepter tout ce qui est positif et à s'abstenir au sujet de tout ce qui est hypothétique. Qui hésiterait à souscrire à une pareille profession de foi? Mais hélas! le titre est inexact. La plupart des positivistes seraient bien étonnés si on leur donnait la signification des termes d'après les publications de l'école. Qu'est-ce qui est *positif*? Ce qui est *réel, utile, relatif*, répond Comte. Et qu'est-ce qui est réel? Les faits qui tombent sous nos *sens*, c'est-à-dire les phénomènes de la nature. Ceci est plus net et montre déjà que le positivisme n'est pas autre chose que le sensualisme, une vieille doctrine décorée d'un nom nouveau (1).

Ainsi, toute la science humaine se réduit à l'observation des phénomènes et des seuls phénomènes qui s'offrent à nos sens! Point de *faits internes*, ni, par conséquent, de connaissance de

(1) *Introduction à la philosophie*, Préface. Bruxelles, 1868. — *Enseignement et philosophie*. Bruxelles, 1873.

soi-même. L'homme peut observer autant que l'animal, mais pas plus; il ne peut pas savoir qu'il a une conscience et une raison, car les faits internes ont beau être des faits, ils ne sont pas attestés par le témoignage des sens, ils ne sont pas réels. Comte a rêvé qu'il pensait, car il n'a jamais perçu sa pensée, puisque la pensée est un fait interne sans réalité.

Point de *principes*, de *lois*, de *causes* ni, par conséquent, de connaissance du monde et de Dieu; car les principes sont encore moins réels que les faits internes, ils ne sont pas même des faits. Ne cherchons plus les causes des phénomènes, ni les lois de la vie morale, ni les principes de la société, car les principes et les causes sont des notions sophistiquées; bornons-nous à l'étude des phénomènes, et si les astronomes distinguent entre le mouvement apparent des astres, qui est affirmé par les sens, et le mouvement *réel*, qui n'est allégué que par la raison, disons aux astronomes modernes qu'ils se trompent, qu'il faut retourner en arrière jusqu'à Ptolémée, attendu qu'il ne peut y avoir, pour les astres comme pour nous, d'autre mouvement réel que celui qui est conforme à la déposition de nos sens.

Point d'*idéal* non plus, point de perfection,

rien d'absolu ni d'éternel dans la science, dans l'art, dans la moralité, dans le droit, dans la religion. Qui donc disait : Fais ce que dois, advienne que pourra ? Qui parlait d'impératif catégorique ? Allons donc ! La sagesse des nations est folie, et les philosophes sont des sophistes, excepté Comte. Il n'y a point d'absolu dans la vie, puisque le réel est inséparable de l'*utile* et du *relatif*, c'est-à-dire des intérêts et des circonstances. Fuyez l'idéal, car l'idéal est le contraire de la réalité. Il n'y a d'autre idéal que celui qui se fait de jour en jour par les forces aveugles de la nature. Ne cherchez pas la perfection au-dessus de vous, au delà du monde des sens, car la réalité est parfaite telle qu'elle est, c'est nous qui sommes Dieu. Tout ce qui est *réel* est *rationnel*, disait Hegel, et pour la première fois un philosophe a dit vrai.

Ainsi, c'est entendu, tous les actes de l'homme sont bons, puisqu'ils sont des faits, et tous les événements politiques sont légitimes, puisqu'ils sont réels. Comment donc les rhéteurs ont-ils osé soutenir qu'il existe un droit *naturel*, distinct du droit *positif*, et une religion naturelle, distincte des cultes positifs ? Un droit naturel serait un droit absolu et une religion

naturelle, une religion idéale ! Et nous savons que le relatif seul est réel et que l'idéal n'est qu'une chimère de la raison.

Le droit positif contre le droit naturel, voilà le triomphe du positivisme. Hommes et peuples, écoutez la voix des positivistes ! Soyez satisfaits de votre sort ; vous avez vos mœurs, vos lois, vos institutions, tout cela est positif, réel, utile, relatif ; ne cherchez pas mieux, car au delà de la réalité il n'y a que de fallacieuses illusions ; ne faites pas comme les nations de l'Amérique et de l'Europe qui ont voulu s'imaginer un jour que leur régime n'était pas bon, qui se sont tournées alors vers l'idéal de la société, qui ont proclamé les droits naturels de l'homme et du citoyen et ont cherché des garanties pour la conservation de ces droits dans une Constitution ! En vérité, le droit naturel est un délire : les positivistes le détestent comme une inspiration de la raison, comme une insurrection contre les faits, et les positivistes, en ce point, sont parfaitement d'accord avec les ultramontains.

Le *matérialisme* scientifique de nos jours est plus précis que le positivisme. Il renonce à la prétention de régenter le monde comme au temps de Hobbes. Il se borne à l'étude du corps hu-

main et surtout des conditions physiologiques de la pensée. Dans ce domaine, il a fait des progrès et peut en faire encore. Mais il conserve toujours l'espoir de renverser la spiritualité de l'âme et de faire de l'esprit une fonction du cerveau, sous le vain prétexte de simplifier l'homme et de tout ramener à l'unité de substance. Cet espoir sera déçu. Tous les faits de la vie intellectuelle, affective et morale, toutes les facultés de l'esprit, sainement et mûrement discutés par la méthode d'observation protestent contre les allégations des matérialistes, quand ils pénètrent dans le domaine de la psychologie. J'insiste sur ce point dans la nouvelle édition que je livre au public. Je montrerai où le matérialisme doit s'arrêter et quelle est la cause de ses erreurs. Je me contente de signaler pour le moment une branche de l'anthropologie qui commence à fixer l'attention et qui pourra un jour servir de trait d'union entre le spiritualisme et le matérialisme : c'est la *Psycho-physique*. Il s'agit, dans cette branche, de phénomènes communs à l'esprit et au corps, d'impressions nerveuses qui entrent en contact avec l'âme, qui sont immédiatement saisies par la pensée et deviennent ainsi des faits internes. Les phénomènes de la sensibilité, ordinaire-

ment interprétés en faveur du matérialisme, sous l'empire de préjugés hostiles à la philosophie, peuvent aussi bien tourner au profit de la théorie spiritualiste. Le rationalisme harmonique, qui reconnaît à la fois l'unité et la dualité de la nature humaine, n'a rien à redouter des études consciencieuses qui se poursuivent sur les conditions physiologiques de l'intelligence et sur tous les détails du système nerveux. J'ai depuis longtemps, à l'exemple de Krause, constaté l'*union intime* entre l'esprit et le système nerveux cérébro-spinal. C'est là un fait de la plus haute importance pour l'explication des rapports du physique et du moral, et c'est ce fait, encore ignoré ou méconnu par les auteurs contemporains, spiritualistes ou matérialistes, qui sert de base aux phénomènes complexes de la Psycho-physique.

La France continue à produire de beaux livres, dignes de la patrie de Descartes, de Malebranche et de Victor Cousin. Les ouvrages récents de Paul Janet, de Caro, de Quinet, de Tissot, de Magy, de Despine, de Liard sont d'admirables études sur quelques problèmes de métaphysique, de morale, de biologie et de psychologie, écrites dans un excellent esprit et armées d'une vigou-

reuse critique contre les principales aberrations de la pensée moderne; mais ce ne sont que des fragments, comme au temps de l'éclectisme. Où est la doctrine qui doit faire de ces détails un tout systématique? où est la méthode qui permet de discerner le vrai du faux et de former des convictions? La France se passionne aisément pour les nouveautés philosophiques qui surgissent en Angleterre ou même en Allemagne; mais elle craint d'entrer dans la voie nouvelle, ouverte par l'école de Krause, dont le caractère et les tendances conviennent cependant à son génie. L'Éclectisme et le Fusionnisme sont bien une préparation à l'organisation de la science. Il suffirait, pour franchir la distance et arriver au but, de reprendre et d'achever la méthode cartésienne.

L'Angleterre est, moins que jamais, disposée à s'ouvrir à l'influence de la philosophie continentale. Un moment, elle s'est laissé entraîner dans le courant du positivisme, mais elle s'est empressée de se retirer dans ses foyers, à la voix de Stuart Mill et de Herbert Spencer, quand elle a su quels étaient les rêves dont se berçait l'imagination d'Auguste Comte. Elle n'a gardé que la méthode d'observation et d'induction, qui est

bien à elle. Elle n'est cependant plus dans les traditions de l'école écossaise. Elle est moins circonspecte ou plus audacieuse, d'une part, et plus étroite ou plus exclusive, de l'autre. Alexandre Bain et Herbert Spencer tendent visiblement vers le sensualisme et le mécanisme. Leur esprit n'est pas suffisamment trempé par les principes philosophiques pour que la physiologie n'absorbe pas chez eux l'autre partie de la nature humaine. Leur analyse *psychologique*, délayée outre mesure, est tout ce qu'on peut imaginer de plus faible et fait regretter l'analyse de Reid et de Dugald Stewart, plus sobre, plus correcte et plus conforme aux données du sens commun. La profusion des détails ne constitue pas la profondeur, et l'enchevêtrement des phénomènes ne produit pas la clarté. *L'école anglaise* contemporaine a-t-elle l'intention de nier les facultés de l'esprit, au profit de la sensation, et de réagir, de cette façon, contre les tendances plus élevées de l'école écossaise? C'est probable; mais, à coup sûr, ses recherches accusent une notion bien confuse de ces mêmes facultés. Je ne crains pas d'affirmer contre la plupart des critiques que le mérite de cette école est loin d'être à la hauteur de sa renommée.

L'Allemagne aussi est minée par la fièvre nihiliste propagée par les doctrines extrêmes de notre époque. Les derniers successeurs de Hegel arrivent au même résultat que le positivisme. Le réalisme de Herbart, encore dominant dans l'enseignement, est lui-même trop chancelant sur sa base, la phénoménologie de l'esprit, comme mécanique des représentations, pour opposer une vive résistance à ces tendances dissolvantes. La philosophie pure, à cet état de décomposition, a trouvé sa légitime expression dans l'école de Schopenhauer. Le *pessimisme*, en effet, avec ses rêves bouddhiques et ses lamentations humoristiques, a été justement appelé la philosophie du sarcasme. C'est la fin de ce moment de l'Idée, comme dirait Hegel, c'est l'Idée qui parvient à la conscience d'elle-même et qui éclate de rire en présence de son œuvre. Son œuvre n'est pas brillante, en effet. L'idéalisme absolu a gâté l'esprit et l'a dégoûté pour longtemps des spéculations sérieuses. Le réalisme et le pessimisme ne sont qu'une réaction contre l'optimisme idéaliste des successeurs de Kant. Cependant tout n'est pas à dédaigner dans les ouvrages de Hartmann. L'étude des phénomènes de l'inconscience et de l'instinct dans les êtres vivants a une véritable

portée scientifique et mérite de fixer l'attention.

L'école de Krause a fait des pertes douloureuses par la mort de Schliephake, de Léonardi et d'Ahrens, mon maître. Leurs travaux restent et porteront des fruits. Des signes certains de restauration des études philosophiques, en différents pays, permettent d'augurer que le moment approche où l'école de Krause aura son rôle à jouer dans l'organisation du mouvement intellectuel. Je puis attester, en m'appuyant sur la comparaison des systèmes, qu'elle seule satisfait à toutes les exigences de la théorie et de la pratique, qu'elle seule a la valeur d'une doctrine organique. Sa base analytique, comprenant à la fois l'observation, l'induction et la dialectique, est absolument indépendante de toute opinion préconçue et conduit sûrement la pensée à la reconnaissance de Dieu ou de l'Être, comme principe de la science. Sa partie synthétique ensuite ramène la pensée à travers le monde jusqu'au point de départ, et rattache toutes les parties de la réalité au principe par l'effet de la démonstration. La certitude résulte de l'exacte correspondance entre les résultats acquis par les deux procédés de l'intelligence. Jamais la méthode n'a été comprise d'une façon aussi claire

et aussi complète. Cette conviction pénètre de plus en plus dans les esprits non prévenus.

En attendant qu'on revienne aux conceptions d'ensemble et que l'unité se fasse dans les esprits, la doctrine de Krause attire dans son sein les hommes d'école et les hommes de loi. Ses applications pratiques s'étendent de plus en plus dans le domaine de la morale, du droit et de l'éducation. Le personnel enseignant en Allemagne se pénètre de son esprit, identique à l'esprit de Frœbel, sous l'influence des congrès, des revues et des publications de Paul Hohlfeld, professeur à Dresde, et d'Ehrat, professeur à Marbourg, qui suivent dignement la voie ouverte par Leonhardi. Les ouvrages d'Ahrens et de Röder, professeur à Heidelberg, sur le droit naturel et public, sur les principes du droit pénal et du droit international, en un mot sur l'ensemble des relations juridiques entre les hommes et les peuples, au point de vue de l'idéal, se répandent en tous pays et sont acceptés déjà dans un grand nombre d'universités comme la source la plus pure de l'enseignement philosophique du droit.

L'Espagne entre aujourd'hui pour une large part dans ce mouvement de rénovation. La race

castillane a conservé le souvenir de sa grandeur passée, la trempe héroïque de son caractère et l'élévation de sa pensée. Elle sait quelles ont été les causes de sa décadence et quelles sont les conditions de son retour parmi les peuples qui marchent. Elle se prépare à reconquérir sa gloire dans la sphère des lettres, des sciences et des arts. Elle possède déjà une école philosophique, pleine de vie et d'énergie, illustrée par de grands noms, de belles institutions et d'importants ouvrages, et toute dévouée à la doctrine de Krause. Elle a créé récemment à Madrid un établissement libre d'enseignement, sur le modèle de l'Université libre de Bruxelles, et a bien voulu me conférer le titre de professeur honoraire en compagnie de Tyndall, de Darwin et de mon honorable collègue Röder, de Heidelberg.

Merci à mes amis d'Espagne !

Que ce livre soit dédié, comme témoignage de gratitude, à la mémoire de D. JULIAN SANZ DEL RIO, Recteur de l'Université centrale de Madrid, fondateur de l'école espagnole contemporaine, qui a donné à son pays et au monde l'*Ideal de la Humanidad para la vida* !

Bruxelles, le 1^{er} février 1879.

INTRODUCTION.

DÉTERMINATION DE LA NATURE DE L'HOMME. — LE MOI. —
L'ESPRIT ET LE CORPS. — DISTINCTION ET UNION.

Avant d'aborder l'étude de l'âme humaine, il faut connaître l'homme; car l'âme n'est qu'un des éléments de la nature humaine.

Qu'est-ce que l'homme? Qu'entend-on par esprit et par corps? Quels sont leurs différences et leurs rapports? Tel est l'objet de cette introduction.

L'*Anthropologie* est la science de l'homme, c'est-à-dire la connaissance exacte de la nature humaine, considérée en elle-même et dans toutes ses manifestations.

Pour procéder avec *méthode* à la connaissance scientifique d'un objet, il faut l'envisager d'abord dans son ensemble, ensuite dans ses diverses parties, enfin dans les relations des parties entre elles et avec le tout. Ces trois points de vue correspondent à la thèse, à l'antithèse et à la synthèse, en d'autres termes à l'unité, à la variété et à l'harmonie, formule de toute organisation dans l'ordre de la pensée ou de la réalité (1).

(1) *Introduction à la Philosophie*, 1^{re} partie. Notion, conditions et division de la science, Bruxelles, 1868.